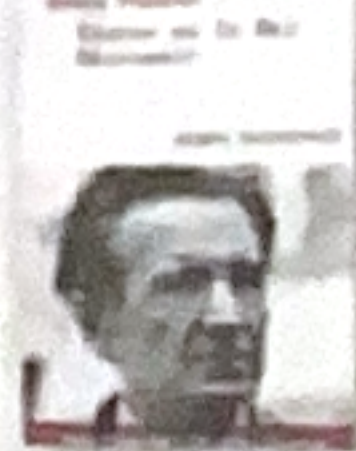


**LAÉLIA VÉRON
KARINE ABIVEN**
TRAHIR ET VENGER.
PARADOXES DES RÉCITS
DE TRANSFUGES DE
CLASSE La Découverte
poche, 208 pp., 11,50 €.



«Plus généralement, on peut dire que le récit de transfuge inscrit le récit de soi dans la peinture des interactions sociales à l'aune de la violence symbolique, dans une perspective inspirée par la sociologie de Pierre Bourdieu.»

ANCA VISDEI
CIORAN OU LE GAI
DÉSÉPOIR
Pocket «Agora»,
544 pp., 11,90 €.



«Pour éloigner de lui ce cafard qui lui est à la fois néant et supplice, pour se désennuyer aussi, comme un exercice de style, il essaie de traduire en roumain des poèmes de Mallarmé et de Valéry. Quand, soudain, l'illumination : cet exercice est vain.»

ROMANS

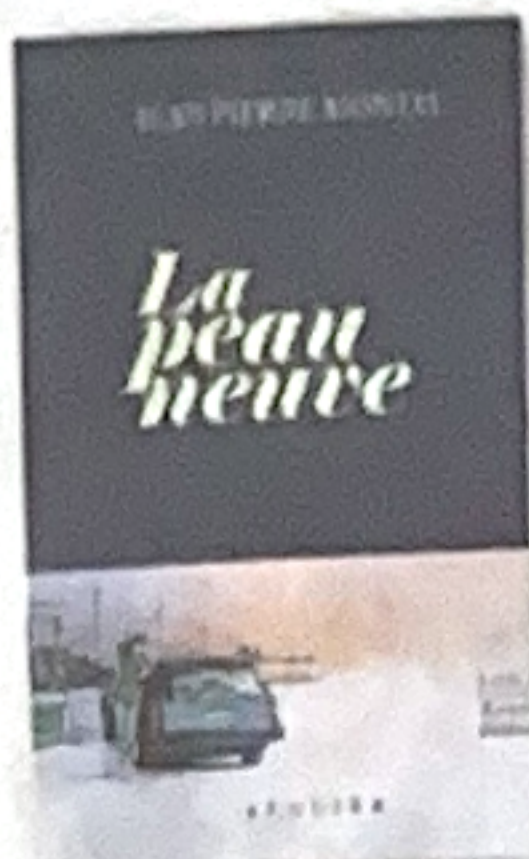
ADA WALTER
SHANGHAI, CINQ HEURES
QUARANTE
Calmann-Lévy, 192 pp.,
18,90 €.



«Ce n'est pas la vie calme, ici c'est le monde qui vibre sous les tractopelles, une ville en perpétuelle destruction reconstruction, où l'on aspire les nouilles sans précaution parce qu'on a déjà un tel bruit de fond dans les oreilles qu'on ne peut pas vraiment l'entendre [...] Ici, c'est Shanghai, ou le narrateur, un Européen expatrié en Asie depuis dix ans, fait escale. Il a vécu à plusieurs endroits, au Japon, à Hongkong, à Singapour et à Shanghai. Il ne peut plus retourner en Europe, il y serait menacé. Il gagne très bien sa vie. Le temps d'un trajet en taxi, son monologue essore l'Asie contemporaine et en fait ressortir la vitesse, l'intensité, l'asphyxie, le dégoût, le caractère invivable qu'elle secrète et qu'elle dégage, autant de sensations que le narrateur connaît par cœur tant ce continent lui est devenu familier. Dans ce tableau d'un quotidien chaotique et suffoquant s'intercalent les souvenirs laissés par une femme aimée, une Européenne qui était partie avec le narrateur puis qui l'a quitté. C'est un texte très plein sur le vide de la solitude. **V.B.-L.**»

JEAN-PIERRE MONTAL
LA PEAU NEUVE
Séguier, 190 pp., 19,50 €
(ebook, 12,99 €).

Cécile Blain, 56 ans, bonne situation, divorcée, déménage. Sa voiture contient sa bibliothèque, vingt-deux cartons de livres. Direction le Massif central où on lui a légué une maison. Au revoir son fils, au revoir sa fille. «J'en avais assez de faire bonne figure. La dignité épuise.» Comme elle



se sent libre, Cécile Blain quitte l'autoroute, et s'attarde, prend une chambre à l'hôtel. Puisque chaque bourgade a sa boîte à livres, autant se délester entre deux pauses au café de la Place. Julien Gracq est le premier dont elle se débarrasse, c'était un cadeau de son mari, il aimait l'auteur du *Rivage des Syrtes*, pas elle. Mais pourquoi se dessaisir de Modiano, *Voyage de noces*? «Il s'agissait d'une liquidation totale et définitive du passé. Ce roman tant aimé irait donc éteindre les rayons de la cabine téléphonique.» Les polars dévorés à une certaine époque quittent les cartons, ainsi que «ce chef-d'œuvre méconnu, relu au moins trois fois : le Sabot du diable de Kem Nunn». Histoire de secouer les bonnes gens, voici Philip Roth, Updike, Cheever, Wittig. Dans l'espoir qu'une jeune fille tombera dessus, la *Cloche de détresse*. Chemin faisant, la lectrice se souvient comment Lou Reed l'a menée à Delmore Schwartz, Saul Bellow à Singer. Elle exhume les œuvres de Julien Bendrix, annotés avec rage. Le roman lui-même bifurque alors pour faire, agréablement, l'école buissonnière. **CL.D.**

TINE LACLOS
LES ENFANTS D'OSSIBOVA
La Contre Allée,
114 pp., 16 €.



A 11 ans, Dinko n'a nulle part où aller. Chassé de son village natal, il laisse derrière lui sa famille et les paysages de son enfance. La sérénité

du monastère où il a grandi laisse place à la souffrance de l'exil et à la douleur d'avoir perdu ses proches. Animé d'un puissant désir de vivre, il se lance à la recherche de la rivière Yadranska, dont les berges fertiles ont vu naître sa mère. Il en est certain, ce périple lui apportera «le baptême d'une vie nouvelle». Sur la route, il se lie d'amitié avec un loup, jusqu'à atteindre la terre promise d'Ossibova. Il y fait la rencontre de Snyeg, une petite fille étrange et sauvage, passionnée par «les pierres de quartz lumineuses». Avec elle, il vit «au rythme enchanté des heures primitives», remonte le fil de la tragédie qui a touché sa famille. Ensemble, ils se lancent à la recherche de leur passé mutilé. Avec les *Enfants d'Ossibova*, Tine Laclos interroge la place de l'enfance dans un monde dominé par la violence et les guerres. **É.Ra.**

THOMAS BINGGELI
VIRGINIA DANS
LES TOURS
La Veilleuse, 148 pp., 17 €.



Elle a le prénom d'une romancière fameuse et, comme Marilyn, les cheveux blond platine. Dans son genre, Virginia est une star. C'est le décor qui fait défaut : des tours de béton, dont on aura du mal à déterminer la hauteur, où viennent mourir des personnes âgées (on ne parle pas de maison de retraite, l'ensemble tenant plutôt de l'usine). Sa mission à elle ? Mettre des fleurs dans les chambres, organiser des ateliers et des fêtes – en somme, apporter de la vie. Le narrateur, aide-soignant dans les murs, la peint comme un astre dans sa «robe couleur de feu». A moins que ce ne soit l'inverse : «La nuit, Virginia me maquille. Avec un pinceau, elle passe du rouge sur mes lèvres, dessine des traits

d'argent le long de mes tempes. Je ferme les yeux, je la laisse faire, et peu à peu je deviens elle.» Premier roman placide et ciselé d'un auteur suisse. **T.St.**

LAURA TINARD
LADY DIANA, MA MÈRE
ET MOI Seuil,
«Fiction & Cie», 176 pp., 19 €.



La mort rabaisse les fantasmes de la vie : seule la narratrice, sa fille (avec le curé et les pompes funèbres), assiste à l'enterrement de Cindy Mastriani à Nice. A l'été 1997, cette mère célibataire trentenaire, quasi sosie de Lady Di, paraît sur les plages de la Côte où la princesse de Galles passait aussi ses vacances avec Dodi Al-Fayed, et séduisait Carlos, le riche propriétaire espagnol d'un yacht à trois étages appelé le *Scorpion*. Prise au jeu, Cindy baragouine avec l'accent anglais, porte un maillot à motif léopard, achète à sa fille de 11 ans des robes scintillantes et quête l'objectif des paparazis. «Notre vie avait subitement pris une tournure joyeuse, glamour et agréable.» D'origine corse et issue d'un milieu populaire, Cindy s'est arrangée avec le réel, calquant son quotidien sur celui de la «princesse chic et rebelle», défendant des causes comme elle. Mais la mort brutale de son modèle, le 31 août, brise cette illusion. Le portrait touchant d'une femme au rêve beaucoup trop grand pour sa réalité. **F.Ri**

LUCY FRICKE
LA FÊTE
Traduit de l'allemand par
Isabelle Liber, le Quartanier,
164 pp., 19 € (ebook : 11,99 €).

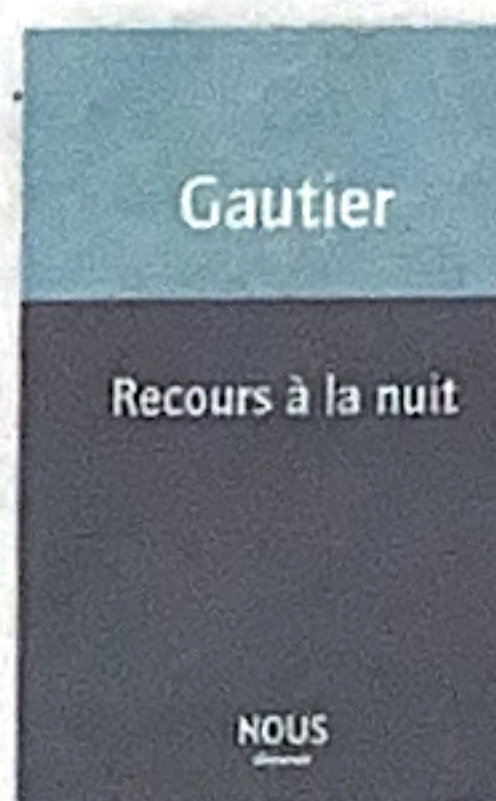
Le roman, pourtant aérien, aimable, commence par des mots rabat-joie : «Pas de fête». Jakob a tout juste 50 ans et n'a pas envie d'avoir des invi-



tés pour l'occasion. Pas «la tête à ça» a-t-il dit à Ellen, sa meilleure amie : «Honnêtement, il ne voyait pas comment c'était possible vu l'état du monde.» Mais ce qui ressemble au hasard s'en mêle. La suite est une ronde où des figures du passé ressurgissent l'une après l'autre. Et où comme dans un film burlesque, le héros accumule les blessures physiques. «L'anniversaire» ne s'en formalise pas trop, livré de façon fataliste aux diableries du jour. Finalement on est content pour Jakob. L'amitié et l'amour sont au rendez-vous, l'intensité des liens émeut. *La Fête* se déroule essentiellement à Kreuzberg, dans la capitale allemande. «Dans les derniers jours avant l'automne, Berlin affichait cette beauté maltraitée qui était la sienne, fourbue et lourde de mélancolie.» **F.F.**

POÉSIE

VIRGINIE GAUTIER
RECOURS À LA NUIT
Nous, 128 pp., 16 €.



Il faut lire le livre de Virginie Gautier pour se rendre compte à quel point la nuit nous a échappé. Si on souhaite l'appréhender dans ce monde où obscurité et silence ont été éliminés de notre quotidien, il faut se tenir à l'affût : c'est précisément ce que l'autrice réalise dans un texte à la frontière de la poésie et de l'essai. *Recours à la nuit* contient un journal d'observations (souvent d'ordre naturaliste), des réflexions,

des convocations d'auteurs du passé. L'idée passionnante du livre est que l'espace nocturne constitue non pas une menace, mais, comme le titre l'indique, un «recours» face à un temps de trop de lumière, de trop de chaleur – même s'il faut apprendre à y cohabiter avec des esprits. «Nuit comme une porte entrebâillée sur une foule très ancienne.» **G.Le.**

PHILOSOPHIE

ERIC FIAT
LA PASSION, QU'EST-CE
QUE ÇA CHANGE ?
Labor et Fides, 128 pp., 10 €.



La passion a ses variations (vivre une passion, être passionné de musique, la Passion du Christ...) et ses paradoxes – elle peut procurer de grandes joies comme de terribles souffrances. Eric Fiat, professeur agrégé de philosophie à l'université Gustave-Eiffel, invite d'abord à revenir à son sens étymologique : passion vient du latin *patior*, signifiant subir, souffrir, venant lui-même du grec *pathos*, signifiant la maladie, la souffrance. On devine le tableau plutôt négatif de cette tendance à s'enflammer. «Quels sont, de la passion, le siège, l'agent pathogène, les symptômes, éventuellement les remèdes ?» Appuyé par des exemples (l'avare chez Molière, le joueur chez Dostoïevski, l'amoureux chez Proust, la jalousie chez Mérimée et Bizet...), ce nouveau volume didactique de la collection «Qu'est-ce que ça change ?» (à suivre début 2027, *l'Amitié* par Hélène Vignal, *l'Anarchisme* par Margaux Cassan), chemine avec entrain entre les écueils et les poisons passionnels. «Comment de la passion pourrait-il y avoir usage, alors que la passion est ce qui précisément renverse les usages ?» Peut-être par une ruse de la raison. Est-on raisonnable quand on brûle ? **F.Ri**